

# Mon ami Francis Gruber

---

**Boris Taslitzky**

C'est dans son atelier de la Villa Alesia qui fut aussi celui de son frère, maître verrier, que Francis Gruber mourut, voici un an, assisté tout le temps qui précéda et que dura son agonie par le sculpteur Giacometti.

Il avait 36 ans. Malade depuis l'enfance, il était cependant la figure la plus merveilleuse et la plus attractive des peintres de sa génération. Il nous stupéfiait tous par la profondeur de sa culture, l'élan de sa générosité passionnée et ses poussées brusques de gaieté irrésistible auxquelles succédait sans transition un réquisitoire implacable contre les responsables de la misère publique.

Ceux qui sont venus s'incliner devant son cercueil dans l'atelier aux tentures tirées, aux lumières voilées, se souviennent de ses deux derniers tableaux posés sur de lourds chevalets qui encadraient le drap funéraire sous lequel il reposait. Par-delà la douleur, l'enthousiasme s'empara de nous devant cette peinture claire, joyeuse, débordante d'espoir : un sujet très simple de jeune fille dans une verdure lumineuse où pépiaient des oiseaux. Que ce soit là son dernier message de mourant, qu'il ait affirmé cette joie afin que nous la rendions réelle et palpable à tous, c'était là sa façon, se sachant condamné de nous montrer l'exemple une fois encore. C'était sa manière de mourir en chantant, comme sont morts les héros de notre Parti dont Francis était membre.

Ce n'était pas encore le temps où notre Parti très jeune, pouvait s'attacher à dégager des données économiques et sociales, dans le domaine de la culture, la ligne idéologique précise et souple, la direction qu'il a depuis exposée et montrée avec tant d'éclat. Et c'est à contre-courant, seul se débattant sans appui solide au milieu d'un fatras de théories qui puisaient leurs séductions (elles l'atteignirent parfois) dans une forme dont la confusion organisée tenait lieu de mystères attirants, que Francis créa des œuvres qui le rendirent très jeune célèbre et totalement incompris.

Le contenu, la facture de ses œuvres témoignent presque toujours par le son tragique qu'elles rendent, de l'amour et de la pitié de Gruber

et aussi de sa révolte contre la misère imposée ; elles témoignent de son rude combat solitaire où il fut toujours grand jusque dans ses erreurs, lorsqu'il se laissait attirer par le charme empoisonné de ce qu'il combattait. L'ensemble de cette œuvre constitue le plus gigantesque effort qu'ait fait la peinture pour sortir du silence au cours de cette période de transition dans laquelle Francis eut à la fois la malchance et l'honneur de vivre.

Depuis sa mort, nous attendions une exposition Gruber. Nous en avons une, celle qu'a organisée la galerie Roux-Hentschel, rue La Boétie. Mais est-ce là une exposition Gruber ? Certes non ! Une vingtaine de toiles, belles, mais non pas les plus belles, chargées de sens, bien sûr, mais non pas de celles qui marquent le plus fortement son œuvre de grand maître, celles qui signifient, qui témoignent le plus certainement. L'on pouvait faire une grande exposition, on en a fait simplement une bonne. Il y a bien des façons de trahir un mort, de diminuer sa gloire : cette exposition est l'une de ces façons, peu glorieuse et peu honorable.

Quoi qu'il en soit, il faut voir cette exposition en attendant celle que l'État lui doit, préparée avec toute la solennité et le soin que Gruber mérite. Il faut que les pauvres peintres y aillent nombreux, mais prévenus que par-delà ce qui leur est montré, il y a autre chose de bien plus important encore. Il y a l'*Homme* à Callet. Il y a le *Job* qu'il peignit avant la Libération, il y a cinquante chef-d'œuvres de premier plan qu'il faudra bien montrer le plus vite possible.

Il y a aussi un bavardage ridicule qu'il faut faire cesser, une escroquerie de la critique qu'il faut dénoncer. Celle, par exemple, de M. Warnod dans *Le Figaro* qui a affirmé, sans que cela dérange le moins du monde sa digestion d'aligneur de mots que Francis fut le père de l'art désespéré, de la peinture noire ! S'il y a dans cette œuvre la marque des heurts, des déchirures et des blessures, ce sont là les cicatrices de combattant conscient tout entier tourné vers les forces de vie, contre les forces de la déchéance parée et maquignonnée, contre ces forces de mort que défend désespérément le journal dans lequel s'exprime (si j'ose dire) M. Warnod.

L'œuvre de Francis Gruber, même lorsqu'elle est malade, surtout lorsqu'elle est blessée, et lorsque enfin, elle triomphe dans cet éclat de joie que fut son dernier souffle, elle est nôtre, elle est l'un des aspects glorieux de la lutte que mène l'intelligence française, elle annonce la grande poussée irrésistible du réalisme français.

Cette poussée permettra de mettre Francis Gruber à sa place, qui est l'une des premières de ce temps, et de donner également leur

juste place à des artistes dont l'effort fut grand dans la direction du réalisme, comme Jules Lefranc et Albert Laforet. Mais les temps sont proches des grands reclassements où chaque œuvre aura enfin la place qu'elle mérite.

**Boris Taslitzky**

*L'Humanité*, 3 novembre 1949



Francis Gruber, *Portrait de Tal-Coat*, 1937, mine de plomb, 52 x 67 cm, coll. part.